

Al Nath



**Les aiguilles
de la comète**

Aux temps anciens, mais pas si anciens que cela, le village des Hauts-Plateaux marécageux était un peu plus modeste, mais pas si modeste que cela, avec son vaste territoire, ses hameaux et ses habitations isolées : des fermes au sein de leurs pâturages et des logis de personnes appréciant la tranquillité. Bien sûr, pour l'hiver, ces habitants prenaient leurs précautions pour ne manquer de rien, du moins autant que faire se pouvait.

Les hivers étaient beaucoup plus rigoureux. Il fallait souvent réquisitionner des hommes du village pour ouvrir les chemins encombrés de volumineuses congères se formant avec le vent glacial qui battait les Hauts-Plateaux. Ces travaux se faisaient à la pelle, dans la sueur et la bonne humeur. Un triangle tiré par un cheval parachevait le dégagement en lissant les voies.

Pour les habitations isolées, la routine était établie depuis des temps encore plus reculés. On utilisait le *docâr*¹ du boulanger où les roues avaient été remplacées par des skis. Il assurait le ravitaillement en pains et autres besoins. Sa jument baie semblait d'ailleurs apprécier ces sorties en milieu inhabituel.

Joignant l'utile à la sécurité, le boulanger se faisait accompagner par un des facteurs du village qui en profitait pour distribuer les journaux et l'éventuel courrier, s'assurant aussi que tout allait bien en ces points éloignés.

Une sacrée paire que ceux-là ! Ils partageaient une passion invétérée de la bouteille.

Le lendemain de fêtes, le boulanger était parfois retrouvé en train de cuver dans un fossé. Quant au facteur, en fin de journée, c'était bien souvent son vélo qui le maintenait debout plutôt que l'inverse.

Lorsqu'ils faisaient leurs tournées hivernales, les gaillards n'oubliaient jamais d'emporter des réserves de *pékèt*², même si on ne manquait pas de leur servir quelques gouttes revigorantes à chacune de leurs étapes.

La jument baie pouvait toujours d'elle-même les ramener au village, elle connaissait le chemin. Mais le niveau d'ivresse des deux compères était parfois tel qu'il leur arrivait de passer la nuit sur place, surtout là où ils trouvaient un partenaire à leur niveau.

Et à propos de juments, ils pouvaient se montrer bons étalons si l'occasion se présentait et ... si leur état le permettait, mais cela est une tout autre histoire.

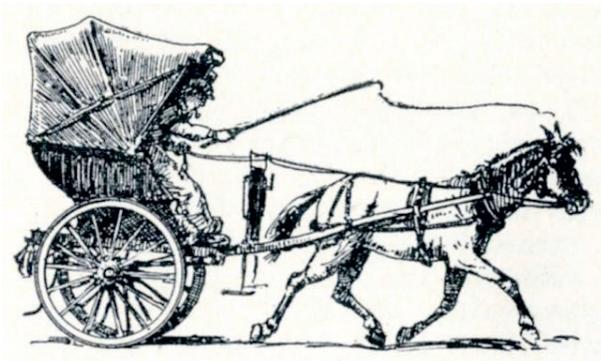
Si on ne les voyait pas rentrés au village à la nuit tombée, on ne s'inquiétait donc pas. Ils étaient deux, on connaissait leurs travers, et ils pouvaient ainsi jouer les prolongations dans des tournées déjà longues, lentes et compliquées en soi.

Mais ce jour-là de cet hiver-là, un troisième personnage les accompagnait. Il était arrivé au village la veille par le transport régulier de la ville voisine et avait logé à l'Auberge du Carrefour.

De toute évidence, ce gaillard au teint jaune et aux yeux un peu bridés venait de loin.

¹ Dog-cart, cabriolet.

² Genièvre.



*Un câbriolèt ou un docâr
comme illustré dans le
Dictionnaire Liégeois de
Jean Haust (Éd. Vaillant-
Carmann, Liège, 1933,
rééd. 1972).*

Pourtant il s'exprimait en parfait wallon local, avec à peine un léger accent. Où donc l'avait-il appris ? Cela se sentait qu'il était très cultivé.

Il était aussi bien renseigné puisqu'il connaissait ces tournées vers les habitations isolées. Il avait donc demandé à en profiter pour se rendre chez un vieux solitaire que les paysans du coin, avec un certain respect, considéraient comme un original. Ils l'appelaient le vieux savant.

On disait qu'il avait professé dans plusieurs universités, qu'il avait voyagé par le vaste monde, mais que, au crépuscule de sa vie, il avait choisi de se retirer dans un coin des plus tranquilles des Hauts-Plateaux.

Les gens qui avaient pénétré chez lui parlaient d'étagères ploquant sous des ouvrages en langues étrangères, de tables couvertes de documents en tous genres, avec les coins des pièces peuplés d'instruments et d'outils qu'on n'avait jamais vus dans la région.

Certains avaient été frappés par des globes de différentes tailles et des longues-vues, dont une d'assez grandes dimensions. Il se racontait aussi qu'il passait ses nuits à observer les étoiles lorsque le ciel était dégagé.

Il vivait effacé et ne dérangeait personne. De temps à autre, il se faisait ravitailler. Lorsqu'il avait des travaux à effectuer, il faisait appel à des gens du coin. En somme, s'il ne rentrait pas dans le moule local, on l'appréciait sans le dire ouvertement. Le village avait « son » savant.

Ce jour-là de cet hiver-là, ce qui ne manqua pas d'attiser la curiosité des deux amateurs de *pékèt*, c'est que l'asiatique qui s'était joint à eux dans le *docâr* semblait bien être un autre savant. Et il les intimidait.

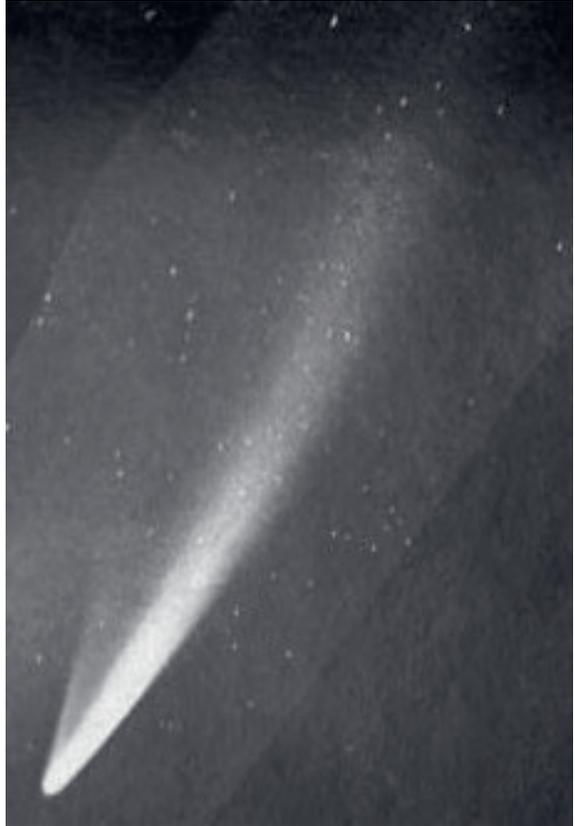
Face à lui, ils se sentaient obligés d'observer une certaine réserve, ce qui les frustrait fortement car ils ne pouvaient se livrer à leurs libations en cours de route, même s'ils avaient essayé d'y convertir leur passager sous prétexte de se réchauffer.

Lui n'avait qu'une hâte : revoir son maître et ami. Les œillades et les pouffades à peine étouffées de ses compagnons l'agaçaient. Dans ces paysages superbes, il aurait de loin

La Baraque Michel au début du 20^e siècle, un exemple typique d'habitation isolée en bordure du territoire du village des Hauts-Plateaux.



**Grande comète de 1910
photographiée par Percival
Lowell (1855-1916).
Apparue en janvier 1910 dans
l'hémisphère Sud, elle devint
même visible en plein jour à
l'œil nu lors de son passage
au voisinage du périhélie
(magnitude -5, 17 janvier),
avant de devenir spectaculaire
pour l'hémisphère Nord,
déployant une queue courbe
atteignant jusqu'à 50°.**



préféré n'entendre que les grelots de la jument et le crissement de la neige gelée sous les skis du *docâr*.

Une idée commençait à germer dans son esprit sur la façon de donner une leçon aux deux ivrognes.

De leur côté, ceux-ci en concevaient une autre, sans se douter qu'ils allaient faciliter la tâche du fils de l'Empire du Milieu.

Le but des deux curieux était d'essayer de voir ce que le Chinois allait faire chez « leur » savant. Quelles pouvaient bien être leurs relations et leurs activités ? Pensez donc, cela en ferait des choses à raconter pour se rendre intéressants, au café du village, aux clients de la boulangerie, et dans les chaudières visitées par le facteur. Et plus l'histoire à conter serait longue, plus on lui verserait des *hénas de pékèr*³.

Visiblement le visiteur asiatique et le vieux savant se connaissaient depuis longtemps. Celui-ci savait aussi recevoir. Pendant qu'il installait son hôte, il invita les deux compères à se réchauffer dans une pièce qui lui servait de cuisine et où ronflait un feu de bois, leur laissant sur la table deux petits verres à pied et une pleine bouteille en grès

de genièvre. Celle-ci ne tarda pas à baisser de niveau ... contrairement au niveau sonore de la cuisine.

Discrètement, l'asiatique mit son ancien maître au courant de l'idée qui lui était venue en cours de route. Le vieux savant opina, confirmant la réputation des deux gaillards.

Les deux loustics furent donc invités à rester et même, vu l'heure déjà avancée, à passer la nuit sur place. On mit la jument à l'abri dans la remise et on occupa les compères avec de quoi boire et se sustenter ... jusqu'à entamer une bouteille que le vieux savant avait vantée comme étant d'une cuvée tout à fait spéciale. Ils sombrèrent alors brutalement dans un sommeil profond.

³ Petits verres de genièvre.



Bien avant les images spectaculaires obtenues par les télescopes modernes et surtout les sondes spatiales, telles étaient les vues photographiques de Jupiter au début du 20^e siècle. La Grande Tache Rouge est visible sous l'ombre d'un satellite de la planète.

On les allongea sur une couche après les avoir débarrassés de leurs chaussures, de leur bas et de leurs gros vêtements extérieurs. Le Chinois sortit une boîte d'aiguilles d'une de ses sacoches et commença à piquer adroitement les ivrognes en quelques endroits bien choisis.

Enfin au calme, les deux savants se préparèrent pour la nuit : dans un ciel sans nuage, une grande comète allait pouvoir être appréciée dans toute sa splendeur en cette période de Nouvelle Lune.

Quand ils estimèrent avoir fait suffisamment d'observations, les deux érudits décidèrent de s'occuper à nouveau de leurs « invités » : retrait des aiguilles ; réveil des gaillards qui se trouvèrent un peu gênés d'avoir été en partie déshabillés.

Et avec une sensation bizarre : celle de ne pas se trouver avec leur gueule de bois habituelle qu'ils soignaient en repicolant.

Profitant de leur embarras, les deux savants leur proposèrent de jeter un coup

d'œil au ciel où ils virent la grande comète. Ils purent même l'examiner au travers des lunettes astronomiques.

On leur montra aussi la planète Jupiter qui se levait en fin de nuit. Grâce au ciel bien obscur des Hauts-Plateaux, alors sans Lune, ils eurent droit à un parcours touristique d'amas et de nébuleuses, sans toujours comprendre les explications qui leur étaient données.

La fin de nuit se déroula ainsi. Ils étaient à la fois impressionnés et enchantés par tout ce qu'ils apprenaient, avec au fond d'eux-mêmes un sentiment étrange qu'ils n'arrivaient pas à exprimer en présence des savants.

À l'aube, le Chinois leur dit qu'il serait heureux de repartir avec eux lorsqu'ils feraient, quelques jours plus tard, leur prochaine tournée des habitations isolées.

Sur la route de retour au village, c'est seulement après un long moment de silence, un très long moment où ils méditèrent les événements de la nuit, que nos deux gaillards s'avouèrent l'impensable : ils n'avaient plus du tout envie de *pékèt* ! Rien que l'idée même leur donnait des nausées.

Il n'y avait d'ailleurs plus une seule bouteille dans le *docâr* et ils ne cherchèrent pas à comprendre ce qui s'était passé. Leur préoccupation était surtout de savoir que dire au village. Allait-on se moquer d'eux ?

Ils avaient certes de quoi raconter beaucoup de choses avec tout ce qu'ils avaient vu et ce qu'on leur avait expliqué, mais allait-on les croire ?

Pendant ce temps, là-bas dans la maison du vieux savant, un professeur et son élève, fatigués de la nuit, mais heureux d'être à nouveau ensemble et riant du bon tour qu'ils avaient joué, dégustaient – à la santé de leurs hôtes de la nuit – une bonne lampée de *pékèt* avant de prendre du repos !



Reproduit de la chronique Échos des Hauts-Plateaux avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

En page 561, la comète Morehouse de 1908 photographiée par Edward E. Barnard (1857-1923). [Toutes les illustrations de cet article sont dans le domaine public]